

# Nos anciennes maisons : le Lion d'or. - La maison Foetisch

Autor(en): **L.M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **31 (1893)**

Heft 11

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-193525>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# CONTEUR VAUDOIS

## JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

**PRIX DE L'ABONNEMENT :**  
 SUISSE : un an . . . 4 fr. 50  
           six mois . . . 2 fr. 50  
 ETRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

**LES ABONNEMENTS**  
 datent du 1<sup>er</sup> janvier, du 1<sup>er</sup> avril, du 1<sup>er</sup> juillet ou du 1<sup>er</sup> octobre.

### Nos anciennes maisons.

*Le Lion d'Or. — La maison Fœtisch.*

On sait qu'anciennement, et pendant fort longtemps, la rue de Bourg eut le privilège d'avoir seule le droit d'hôtellerie, et c'est évidemment par suite de cette faveur que jusqu'au commencement du siècle ce quartier de Lausanne posséda le plus grand nombre d'auberges.

La plus ancienne hôtellerie dont les registres de la ville fassent mention est le *Lion d'Or* (aujourd'hui maison Forney, rue de Bourg, 16). Elle existait déjà en 1476, c'est-à-dire au temps de la bataille de Grandson, ainsi qu'on va le voir.

Immédiatement après la bataille de Grandson, le duc Charles de Bourgogne, ayant hâte de venger sa défaite, réorganisa son armée et se prépara à marcher sur Morat, où les Suisses concentraient leurs forces. Il arriva à Lausanne le 14 mars, et dès le lendemain il installait son vaste camp sur la plaine du Loup qui, à la fin d'avril, était déjà trop étroite. Aussi Lausanne et les villages voisins étaient-ils encombrés de troupes. Le duc campait au milieu de l'armée sous un vaste pavillon.

Les troupes étaient divisées en corps nommés *batailles*, de 2 à 2500 hommes chacun. Deux de ces corps formaient un *quartier*. Le 4<sup>me</sup> de ces quartiers était composé de troupes de la Franche-Comté, de la Savoie et du Pays de Vaud. La duchesse régente, Yolande de Savoie, et de nombreux ambassadeurs de puissances étrangères, ceux de l'empereur d'Allemagne, du roi de Naples, du duc de Milan, de Venise, le légat du Pape, etc., s'étaient rendus à Lausanne. Les uns et les autres ayant quelque intérêt politique à sauvegarder, agirent auprès du duc Charles dans le sens du rétablissement de la paix.

Après les travaux que lui donnait journellement la réorganisation de son armée, ce dernier prenait un frugal repas, allait chaque soir entendre les vêpres à la cathédrale et donnait quelques heures à la duchesse de Savoie, dont la cour était nombreuse, ainsi qu'aux ambassadeurs, puis retournait au camp.

Comme bien on pense, la petite ville

de Lausanne ne pouvait suffire à cette affluence d'étrangers. Le château de St-Maire, le Petit-Evêché, le château de Menthon, tous les monastères, les hôtelleries de la rue de Bourg étaient encombrés. Les ambassades de Milan et de Naples logeaient au *Lion d'Or*.

Les étrangers arrivés les derniers durent se loger dans les villages, depuis St-Sulpice jusqu'à Lutry, au milieu des gens de guerre qui occupaient ces villages abandonnés par leurs habitants.

A la fin d'avril, Charles-le-Téméraire, atteint d'une fièvre violente, dut quitter le camp et fut transporté à Lausanne, dans une maison de la rue de Bourg, exposée au midi. Si l'on en croit la tradition, ce fut dans la maison qui porte aujourd'hui le numéro 35, propriété de M. Fœtisch, facteur de pianos.

« A peine rétabli de cette grave maladie, nous dit l'histoire, le duc de Bourgogne ordonnait une revue générale de ses troupes sur ce même plateau d'Ecublens où, dans l'année 1800 et au mois de mai, le Premier Consul Bonaparte passait en revue l'armée qui devait franchir le St-Bernard et vaincre à Marengo.

» Le 9 mai, dès le matin, de riches pavillons, destinés à recevoir la cour de Savoie et le corps diplomatique, étaient préparés sur le plateau d'Ecublens. A midi, la duchesse Yolande de Savoie, accompagnée de son jeune fils Philibert et de sa cour, montait sa haquenée de parade pour se rendre à Ecublens. Près de Vidi, le duc vint à sa rencontre et la conduisit dans le pavillon qui lui était préparé.

» Le duc se mit alors en tête de l'armée, et le défilé commença. Après ce défilé, qui dura plus de quatre heures, les masses se déployèrent ; la nuit seule mit fin aux manœuvres. La duchesse monta à cheval et, à la clarté des torches, elle rentra à Lausanne. On évalue à 20,000 hommes, dont 11,000 fantassins, le nombre des troupes passées en revue à Ecublens. »

Revenons maintenant au *Lion d'Or* et aux quelques faits historiques qui, avec ceux que nous venons de citer, ont donné à cette ancienne hôtellerie une certaine célébrité.

On sait que ce fut au *Lion d'Or* que, la veille de son arrestation, le major Davel soupa en compagnie du major de Croussaz, qu'il nommait son ami, son frère d'armes, et qui, après avoir pénétré tous les secrets de Davel, en feignant de vouloir favoriser son entreprise, révéla tout à LL. EE. de Berne.

Nous lisons ce qui suit dans les Mémoires manuscrits d'un Lausannois, qui a joué un certain rôle politique au commencement de ce siècle :

« En novembre 1797, déjà illustre par ses victoires en Italie, Bonaparte traversa la Suisse de Genève à Basle, pour se rendre à Rastadt. Le passage de ce général fut un événement pour Lausanne. Depuis plusieurs jours le seigneur Baillif, M. de Buren, était en alerte ; plusieurs fois il accourut à l'*Hôtel du Lion d'Or*, où des relais étaient préparés, ainsi qu'une collation et une garde d'honneur, composée des plus beaux grenadiers du bailliage. On se plaisait à faire arriver de faux courriers à grands fracas, et le baillif de courir à son poste.

» Enfin Bonaparte arriva à la tombée de la nuit. Il s'arrêta pour changer de chevaux sans descendre de voiture. Le Baillif vint le complimenter à la portière. Bonaparte, en jetant un coup d'œil sur la troupe rangée devant l'hôtel, lui demanda si c'étaient des milices ou des troupes de ligne. *Ce sont des grenadiers*, répondit M. de Buren. Sur quoi Bonaparte se rejeta dans la voiture et se mit à lire un papier. C'était une pièce de vers que de jeunes filles qui l'attendaient sur Monthenon lui avaient jetée avec des fleurs. Toute la ville était sur pied et se précipitait dans la rue de Bourg pour voir le vainqueur de l'Italie. »

Le gastronomique écrivain, Brillat-Savarin, qui vint s'établir sur les bords du Léman, pendant le règne de la Terreur, dit dans sa *Physiologie du goût* :

« Quels bons diners nous faisons au *Lion d'Or*. Moyennant quinze batz (2 fr. 25), nous passons en revue trois services complets où l'on voyait, entre autres, le bon gibier des montagnes voisines, l'excellent poisson du lac de Genève ; et nous humectons tout cela, à volonté et à

*discrétion*, avec un petit vin blanc limpide comme eau de roche, qui aurait fait boire un enragé. Le bout de la table était tenu par un chanoine de Notre-Dame de Paris, qui était là comme chez lui, et devant qui le sommelier ne manquait pas de placer tout ce qu'il y avait de meilleur dans le menu. »

Vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, alors que Lausanne devint un des foyers littéraires et scientifiques de l'Europe, et le rendez-vous de nombreux personnages de distinction, tels que Raynal, Joseph de Meystre, Necker, Mme de Montolieu, le médecin Tissot, l'abbé de Bourbon, le prince de Prusse, Gibbon, le chevalier de Boufflers, etc., etc., le célèbre Fox, ministre d'Etat et l'un des plus grands orateurs de l'Angleterre, fit un séjour à Lausanne et logea au *Lion d'Or*.

Le *Lion d'Or* a eu son époque la plus brillante à dater de la chute de Louis XVI jusqu'en 1830, et logea, dans cet intervalle, nombre de personnages illustres. Aussi avait-il pris pour dépendance le bâtiment connu aujourd'hui sous le nom d'*Hôtel de Belle-Vue*. La noblesse qui habitait le côté méridional de la rue de Bourg poussa les hauts cris d'avoir une auberge dans l'alignement de ses maisons.

Le dessous du *Lion d'Or* était destiné à loger chevaux et équipages.

Nous avons vu l'autre jour le grand lion de bois, qui servait d'enseigne à cette ancienne auberge. Il se trouve actuellement adossé au mur intérieur de la cour située au nord de la maison Forney, où il semble faire une piteuse grimace en songeant à la célébrité dont il jouissait autrefois.

Lors du tir fédéral de 1876, à Lausanne, ce lion, dont la toilette avait été rafraîchie, dorée à neuf, couronnait, sur la place de Pépinet, le sommet d'une tour décorative d'où partaient de longues et superbes guirlandes.

L. M.

### A propos de la mort de H. Taine.

Le décès de Hippolyte Taine, survenu dimanche 5 mars, m'a remis en mémoire cette délicieuse page, extraite de son ouvrage : *Voyage aux Pyrénées* ; c'est une description charmante de la rencontre que fait le voyageur, dans ces montagnes, d'un troupeau de chèvres.

Ces lignes, que l'on pourrait intituler : « Une scène des Pyrénées, » sont à mon avis, un véritable petit tableau :

« Souvent, pendant une demi-heure, on entend, derrière la montagne, un tintement de clochettes ; ce sont des troupeaux de chèvres qui changent de pâturage. Il y en a quelquefois plus de mille. Au passage des ponts on se trouve arrêté jusqu'à ce que toute la caravane ait

défilé. Elles ont de longs poils pendants qui leur fait une fourrure ; avec leur manteau noir et leur grande barbe, on dirait qu'elles sont habillées pour une mascarade. Leurs yeux jaunes regardent vaguement avec une expression de curiosité et de douceur. Elles semblent étonnées de marcher ainsi en ordre sur un terrain uni. A voir cette jambe sèche et ces pieds de corne on sent qu'elles sont faites pour errer au hasard et pour sauter sur les rochers. De temps en temps, les moins disciplinées s'arrêtent, posent leurs pattes de devant contre la montagne et broutent une ronce ou la fleur d'une lavande. Les autres arrivent et les poussent ; elles repartent la bouche pleine d'herbes et mangent en marchant. Toutes leurs physionomies sont intelligentes, résignées et tristes, avec des éclairs de caprice et d'originalité. On voit la forêt de cornes s'agiter au-dessus de la masse noire et les fourrures lisses luire au soleil. Des chiens énormes, à poils laineux, tachés de blanc, marchent gravement sur les côtés, grondant lorsqu'on approche. Le pâtre vient derrière, dans sa cape brune, avec le regard immobile, brillant, vide de pensées, et toute la bande disparaît dans un nuage de poussière d'où sort un bruit de bêlements grêles. »

Hippolyte Taine était né en 1828. Philosophe et historien distingué, en même temps que penseur profond, ses ouvrages lui marquèrent une place justement méritée dans le monde de la philosophie et des lettres, et lui valurent les honneurs de l'Académie française, qui lui ouvrit ses portes en 1878.

Le décès de Taine amène donc la vacance d'un poste dans la maison de Richelieu et l'on se demande déjà qui prendra place au fauteuil. Emile Zola essayera-t-il, une fois encore, d'affronter les interminables obstacles que la docte Académie lui oppose ? Peut-être. Interviewé tout dernièrement encore par un journaliste, au sujet de son obstination à devenir académicien, l'auteur de la *Débacle* n'a-t-il pas en effet répondu : « Je reste candidat et je serai candidat toujours. De mon lit de mort, s'il y avait alors une vacance à l'Académie, j'enverrai encore une lettre de candidature. Je considère que puisqu'il y a une Académie, je dois en être. Ayant engagé la lutte je ne puis pas être battu. Or, me retirer, serait reconnaître ma défaite. L'Académie sera donc officiellement avisée de ma candidature chaque fois qu'elle aura à remplacer un de ses membres. »

Ces rivalités que suscite chaque vacance de l'Académie me rappelle l'anecdote suivante :

« Lorsque Ducis, poète tragique, mourut, Campenon et Michaud, deux autres

poètes, se disputèrent son fauteuil académique. Le premier lança cette épigramme contre son concurrent :

Au fauteuil de Ducis on a porté Michaud.  
Ma foi ! pour l'y placer, il faut un ami chaud.

Michaud riposta aussitôt par ce distique :

Au fauteuil de Ducis aspire Campenon.  
A-t-il assez d'esprit pour qu'on l'y campe ?...

Tout le monde trouva la rime, excepté l'Académie, qui élut Campenon.

Aigle, le 10 mars 1893.

C. T.

**Chapeaux de dames.** — Si nous en croyons les chroniqueurs parisiens, les arbitres de la mode auraient décidé de donner aux chapeaux de femmes, pour cet été, des dimensions monumentales, et l'on se demande si les dames sauront résister aux volontés de ceux qui veulent régler leurs goûts ?

Où sont les temps bénis des hommes où les femmes se coiffaient d'un simple voile artistement drapé autour du visage et des épaules ? Envions nos aïeux du lointain moyen-âge, qui connurent cette louable simplicité ! Dès le XIV<sup>e</sup> siècle, elle avait déjà disparu, et dès lors nous entrons dans une succession de modes bizarres, parfois ridicules, donnant l'exemple le plus curieux de ce que peut imaginer la recherche du nouveau et de l'excentrique.

Le *Journal des modes de Paris* de 1785 contient une annonce qui montre à quel point l'extravagance des chapeaux en était arrivée :

Aujourd'hui on offre aux dames un chapeau à l'amiral. On verra chez Mlle Fredin, modiste, à l'*Echarpe d'or*, rue de la Ferronnerie, un chapeau sur lequel est représenté un vaisseau avec tous ses agrès et appareils ayant ses canons en batterie. On trouve chez Mlle Quentin, rue de Cléry, des chapeaux-poufs en trophées militaires ; les étendards et les cymbales posés sur le devant sont d'un effet très agréable.

### On bouébo que promet.

L'autro dzo, qu'on part dè citoyeins parlàvont dâi vôtès et por quoui faillâi vôtâ, ion dè leu desâi que ne volliâvè pas vôtâ sur ion qu'étâi su la liste, po cein que c'étâi on gaillâ qu'avâi fé çosse et cein, et qu'on ein poivè trovâ que vaillessont mi què li.

Lo névâo dè cé que desâi cein, qu'étâi quie, et qu'étâi on tot dzouveno valottet que n'avâi pas onco lo drâi dè votâ, vollie preindrè lo parti dè cé que se n'oncllio délavâvè, po cein que l'étâi ami avoué son bouébo et que l'allâvè soveint per tsi leu.

— Câise-tè ! tsancro dè merdâo ! lâi fâ se n'oncllio, que vâo-tou barbottâ perquie ! Quand y'été à te n'âdzo, n'été que n'âno, et ne mè mèclliavo pas dè contrèderè lè grantès dzeins !